

Élisabeth De Franceschi

## «Jouis-sens II»

---

*Jouissance et sens, jouissance dans le sens, donc, mais surtout jouissance qui prend une distance par rapport au sens. Ivresse des mots, chez les orateurs, ou aussi dans la colère. Jouissance de l'analysant : « pourquoi est-ce qu'il reviendrait, vu la tâche où vous le mettez, si ça ne lui faisait pas un plaisir fou ? Outre qu'en plus, souvent, il en remet, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse. Il se jouit de quelque chose, et non pas du tout se "jesouit" », alors qu'au même moment il se plaint « de ne pas être conforme à l'être social, à savoir qu'il y ait quelque chose qui se mette en travers. Et justement, de ce que quelque chose se mette en travers, c'est ça qu'il aperçoit comme symptôme, comme tel symptomatique du réel. [...] Alors où se loge ce "ça se jouit" dans mes registres catégoriques de l'imaginaire, du symbolique et du réel ? » , s'interroge Lacan.*

---

**A**u cours de ma précédente intervention, j'ai évoqué la distinction entre plaisir et jouissance.

La jouissance va plus loin que le « simple » plaisir ; ce n'est pas une question de quantité, de surplus : une frontière ou une barrière a été franchie, nous sommes passés dans une dimension autre. Si le terme « jouissance » peut traduire une intempérance (un « excédent »), l'accès à la jouissance est un « pas au-delà »<sup>1</sup> du principe du plaisir, un « outrepas », un « excéder » qui peut témoigner d'une transgression, et comporter une souffrance par exemple.

Nous savons qu'un objet est susceptible de passer du statut d'objet de plaisir à celui de condition de la jouissance : c'est ainsi qu'une « passade » peut virer à la « passion ».

La jouissance rend « accro », donc fait commandement : « jouis », puis « jouis encore », dit ce commandement. Impératif qui nous paraît provenir de l'extérieur, peut-être dans la mesure où dans notre rapport à notre jouissance personnelle, singulière, cette dernière nous paraît elle-même, du moins à certains moments, bizarre, étrangère : « est-ce moi qui jouis de cela », ou « de cette façon-là » ?

De fait la singularité pour chacun de sa jouissance propre, irréductible, engendre un étonnement douloureux inaugurant un auto-questionnement : « pourquoi est-ce que j'aime ça (ou : cette personne-là) ? Qu'est-ce que j'y trouve (qu'est-ce que je lui trouve) ? C'est de ça que je jouis ? » De telles interrogations portent sur l'objet de la jouissance : objet singulier, parfois même trivial, à quoi ma jouissance vient s'accrocher au point que c'est

<sup>1</sup> Voir le titre choisi par Maurice Blanchot pour un de ses ouvrages : *Le pas au-delà* (Gallimard).

cet objet-là, pas un autre, qui conditionne mon jouir<sup>2</sup>. D'autres interrogations surviennent : « pourquoi est-ce que je jouis comme ça, de cette façon-là ? Est-ce bien moi qui jouis là ? » ; ces questions-là, elles, renvoient à l'être du sujet lui-même, et en tout cas à une jouissance sans objet, donc peut-être, à l'être ou à la nature de la jouissance. Cet autoquestionnement est aussi pour le sujet un questionnement sur son identité : « dis-moi comment tu jouis », ou « de quoi tu jouis », et « je te dirai qui tu es » : le mode de jouissance fonctionnant comme principe d'identification, voire de reconnaissance intersubjective.

Il y a une évidence du rapport entre la jouissance et la compulsion de répétition, c'est-à-dire entre la jouissance et la pulsion de mort (mais il est vrai que le plaisir et le besoin font aussi l'objet de conduites de répétition, vrai aussi qu'il est de la nature de la pulsion d'être liée à la répétition).

Pour nous, arrière-petits-enfants de Sigmund Freud, la jouissance reste corrélée à la notion de danger, à cause de l'excès qu'elle comporte. Donc : à « bon » plaisir, « mauvaise » jouissance ?

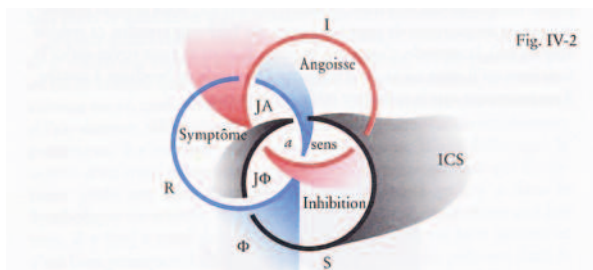
Si chez le parlêtre le désir et le plaisir sont constamment pris dans le réseau langagier, dans le réseau des signifiants, qu'en est-il en ce qui concerne la jouissance ? Cette dernière paraît mettre le corps en jeu plus directement ou autrement que le plaisir, ceci en tant que le corps est « substance jouissante », substance qui « se jouit », dans l'impersonnalité.

Le titre de notre séminaire : « jouissance (s) de l'actuel », fait appel à un pluriel au moins potentiel. Pour sa part, Lacan distingue plusieurs jouissances, mais n'a jamais renoncé à parler de « la jouissance » au singulier.

#### LE NOYAU DE LA JOUISSANCE DANS SON RAPPORT AUX DIFFÉRENTES JOUISSANCES : LE NŒUD BORROMÉEN

De l'idée de la jouissance logeant dans un lieu vide (comme l'est le tombeau du Christ au matin de la Résurrection), ne peut-on passer à celle de la jouissance comme lieu, et comme lieu vide ?

Considérons le schéma du nœud borroméen à trois dans *RSI* (leçon du 21 janvier 1975)<sup>3</sup> :



Le nœud borroméen peut être défini comme une articulation d'espaces vides.

Le nœud borroméen à trois présenté par Lacan au début des années 1970 anticipe sur la situation que nous connaissons actuellement, dans notre société marquée par le déclin et même parfois l'absence de Nom-du-Père<sup>4</sup>.

Avec l'introduction du nœud borroméen (à trois ou à quatre), il n'est question ni de porter un quelconque jugement de valeur sur la jouissance, ni d'évoquer les possibles dangers qui seraient liés à cette dernière. De même

<sup>2</sup> C'est ce que dit crûment la dernière phrase d'*Un amour de Swann* : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! » (Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, Gallimard, « bibliothèque de la Pléiade », 1954, tome I, p. 382).

<sup>3</sup> Séminaire XXII, *R.S.I.*, leçon IV, 21 janvier 1975, figure IV-2, édition ALI 1999, p. 58.

<sup>4</sup> Charles Melman, « Psychanalyse et psychiatrie », conférence d'octobre 2012 à Sainte-Anne, transcription par Pierre Marchal (sur le site de l'AFB) :

Melman constate « un désinvestissement relatif des savoirs (...) et un privilège accordé justement à une jouissance qui est suscitée bien moins par l'écriture dans l'inconscient de ce qui serait refoulé que par la série d'expériences sensorielles. Autrement dit, par des expériences de séduction, serait-ce à l'endroit d'objets, opérées par nos jeunes », notamment en ce qui concerne « l'introduction aussi bien à la sexualité qu'à la jouissance en général ». Dès lors « une limitation, une limite de la jouissance n'est plus marquée, inscrite que par la tolérance corporelle – jusqu'à plus soif : tant que le corps peut le supporter, jusqu'à ce que la conscience soit abolie ». Melman relève d'autre part « les manifestations plurielles et nombreuses d'une sexualité qui n'est plus dépendante d'aucun érotisme. Sexualité que l'on

pourrait qualifier d'organes et où l'identité sexuelle ne constitue plus cette sorte de point fixe, de limite qui pouvait jusque là se produire ». Melman observe que « ce que Lacan venait inscrire avec le nœud borroméen à trois » semble « presque trop bien répondre aux manifestations nouvelles de la vie psychique. Avec une exception évidemment majeure : c'est que le nœud borroméen est construit sur ce trou central générateur de la chute de l'objet. Ce trou que le signifiant met en place dans le réel » a fonction de « générateur de la sexualisation des objets qui viennent y choir », or, souligne Melman, « dans ces expériences diverses que je viens d'évoquer, l'objet n'est présent, dans le meilleur des cas, qu'à titre transitionnel » ; et Melman évoque alors « cet objet dont on ne jouit de la perte qu'à la condition de savoir qu'on pourra toujours le faire revenir. Autrement dit, privation qui n'est jamais que temporaire et qui semble rythmer aujourd'hui, non seulement les modalités d'un rapport à l'objet, mais aussi les modalités des rapports du couple. »

5 Henri Frignet, article « Nœud », dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, Larousse.

6 Ce que Lacan dit aussi d'une autre manière dans « la Troisième » : « lui, le corps, s'introduit dans l'économie de la jouissance (...) par l'image du corps ».

7 « La Troisième ».

8 » Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, Erès, « Humus », 2007, p. 120.

9 « Un mystique trouve peut-être, dans son extase, une femme trouve sans doute, dans sa jouissance sexuelle, une ouverture sur une satisfaction qui n'implique nul objet (...). Et ce qui ferait qu'on se trouve ici au-delà du phallus, c'est que ce « nul objet » n'est pas vécu comme une perte. Peut-être ce qu'on dit, ordinairement, de la jouissance féminine, le fait qu'elle n'est pas réductible à une jouissance d'organe, qu'elle n'est pas aussi localisable et ponctuelle, ne fait-il que traduire, de façon imparfaite, la dimension d'une jouissance qui est par nature « sans objet ». Et c'est parce qu'elle n'est pas attachée à un objet désignable qu'elle apparaît comme indicible » (Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, p. 112).

10 Voir le séminaire XXIII, *Le sinthome*, leçon III, 16 décembre 1975, éd. ALI 2012, p. 65.

11 Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, leçon XIV, 12 mars 1969, édition ALI 2002, p. 215 : « Le prochain, c'est l'imminence intolérable de la jouissance. L'Autre n'en est que le terre-plein nettoyé » (...) C'est justement ça, c'est un terrain nettoyé de la jouissance ». En effet, fait observer Roland Chemama, « dès lors que nous parlons nous n'avons pas d'accès direct à ce qui pour nous constituerait la jouissance de la Chose » (Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, p. 160).

12 Selon Lacan, « le désir vient

peut-on dire que la jouissance est *dés-affectée*.

Le croquis du nœud borroméen à trois mis à plat fait visualiser trois types ou modalités de jouissance, correspondant à trois espaces ou champs, chacun de ces champs étant « amputé »<sup>5</sup>, c'est-à-dire que nous pouvons le considérer comme « décompleté » – manière de désigner l'incomplétude de chacune des modalités de jouissance. Ces champs sont situés à l'articulation de deux registres, de deux « consistances » – on pourrait dire aussi qu'ils permettent, qu'ils réalisent l'articulation entre deux registres, à l'exclusion du troisième.

- la jouissance Autre, **JA**, placée au joint du Réel et de l'Imaginaire<sup>6</sup>, est « amputée » de la part de Symbolique soustraite par l'objet *a* : elle est hors langage.

L'expression « jouissance Autre » reçoit deux acceptions.

C'est d'abord la jouissance du corps, dite aussi par Lacan « jouissance de la vie »<sup>7</sup> ; la référence de cette jouissance Autre est la jouissance première de tout le corps : jouissance d'avant la parole, d'avant lalangue, jouissance liée à la Chose. Cette modalité de jouissance est peut-être présente dans l'autisme. D'aucuns la nomment jouissance de l'être.

L'expression « jouissance Autre » renvoie aussi à la jouissance dite féminine (jouissance de l'Autre sexe, toujours féminin) – conçue par Lacan comme « supplémentaire à la jouissance phallique »<sup>8</sup> : jouissance hors langage, « folle », « énigmatique » –, ainsi qu'à l'extase (mystique et dans la transe).

La jouissance Autre semble échapper aux lois du signifiant<sup>9</sup> ; c'est ainsi qu'en ce qui concerne la toxicomanie (un peu comme dans la mystique), les témoignages insistent tous sur l'indicible, sur la difficulté ou l'impossibilité du verbe à décrire ce qui est vécu : ceci, tant pour ce qui a trait à l'effet de la drogue que pour ce qui se rapporte à l'effet du manque.

Le caractère d'infinitude de la jouissance Autre est pourtant celui-là même de la chaîne signifiante : c'est ce qui apparaît dans l'équivoque entre jouissance Autre et jouissance de l'Autre (parfois écrite par Lacan **JA**<sup>10</sup>), lieu des signifiants.

Cependant dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan a défini l'Autre comme « un terrain nettoyé de la jouissance »<sup>11</sup>. Dans le séminaire XXIII, *Le Sinthome*, il conclura qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre<sup>12</sup> : de fait, constate-t-il, il n'y a pas d'Autre de l'Autre ; et « au Symbolique, lieu de l'Autre comme tel, rien n'est opposé ». Existe seulement la jouissance Autre.

J'observe d'autre part que le caractère d'infinitude de la jouissance Autre est en quelque sorte « borné » par la finitude de la jouissance phallique (et de la fonction phallique).

En effet, si Lacan a pu dire que la femme n'est « pas-toute » dans la jouissance phallique, on pourrait dire inversement qu'elle n'est « pas-toute » dans la jouissance Autre. Jouissance Autre et jouissance phallique, malgré leur hétérogénéité, se définissent donc l'une par l'autre : chacune renvoie à l'autre, affronte l'autre ou tourne autour de l'autre – ou encore, complémente l'autre ; aucune des deux ne nous présente une positivité absolue ou une négativité absolue.

Reprenant les analyses de Lacan, Braunstein assimile la jouissance de l'Autre à la jouissance de l'être, dont l'inscription serait « ineffable et au-delà du Symbolique, attribution imaginaire, nous la posons comme jouissance de l'Autre, d'un Autre ravageur qui réapparaît dans le Réel à cause du défaut d'inscription du Nom-du-Père (forclusion) »<sup>13</sup>.

Pour Braunstein, les deux « jouissances hors langage » – la jouissance de l'être (ou de la Chose) et la jouissance de l'Autre comme Autre sexe – sont séparées ou délimitées par la coupure de la castration, réalisée par l'introduction du signifiant phallique « et de ce qui le représente dans le champ du prononçable »<sup>14</sup>, c'est-à-dire le Nom-du-Père : la jouissance de l'être étant antérieure à la coupure, et la jouissance de l'Autre, ineffable également, se situant au-delà de cette coupure. Les deux jouissances du corps, à la fois en continuité et en opposition, seraient ainsi « séparées par la parolisation phallifian-te »<sup>15</sup>. La coupure de la castration « fait que la substance des deux jouissances du corps est la même mais qu'elles ne sont pas la même chose et que l'on ne peut passer de l'une à l'autre sans rompre une discontinuité qui leur est essentielle »<sup>16</sup>.

- La jouissance phallique, **J j**(jouissance d'organe, « anomalique à la jouissance du corps »<sup>17</sup>, hors corps – donc hors Imaginaire –, mais qui est aussi bien autre chose qu'une jouissance d'organe), est articulée au signifiant, au langage et au semblant, donc à ce mode d'appréhension que nous appelons notre rapport à la réalité. Si Lacan définit le langage comme « l'appareil de la jouissance »<sup>18</sup>, Braunstein parle de la « parolisation de la jouissance que le signifiant convoque », et même d'un transfert de la jouissance du corps sur la parole<sup>19</sup>.

La jouissance phallique est celle qui fait sentir le mieux le caractère de finitude de la jouissance<sup>20</sup>. Le langage « produit l'opposition et la différenciation des trois jouissances », tout en marquant « l'impossible de la jouissance absolue et le possible relatif qui s'instaure par son intervention »<sup>21</sup>.

Cette jouissance se situe au joint du Réel et du Symbolique ; son champ est « amputé » de la part d'Imaginaire soustraite par l'objet *a*<sup>22</sup> : la jouissance phallique « répudie » tout Imaginaire<sup>23</sup>. Peut-être faudrait-il la concevoir comme un substitut, un *ersatz* de la jouissance Autre ? Pouvons-nous dire que la jouissance phallique serait le résultat de la métamorphose de la jouissance Autre (jouissance de la Chose, ou de la vie, ou de l'être, ou du corps, hors langage) ? À partir de la distinction entre *j*(« petit *j* », *j* minuscule, qui renvoie au signifiant imaginaire, au phallus comme signifiant du désir) et *F*(« grand *F* », *F* majuscule, « signifiant de la jouissance qui, habilitant la fonction du Nom-du-Père, condamne les portes de la jouissance de l'être »<sup>24</sup>), Braunstein conçoit cette jouissance comme une zone intermédiaire entre la jouissance de l'être et la jouissance Autre, laquelle excède la signification et la fonction phallique.

- **sens** : son aire est située au joint du Symbolique et de l'Imaginaire ; le champ du sens est « amputé » de la part de Réel soustraite par l'objet *a* : de sorte que si l'on peut dire que le Réel est hors sens, on peut considérer inversement que le sens est hors Réel ; le sens renvoie au langage comme texture, à la chaîne signifiante, à l'institution des objets de la réalité, à l'accord dans la parole. N'y a-t-il pas une jouissance propre au sens (« jouis sens »),

de l'Autre et la jouissance est du côté de la Chose » (« Du "Trieb" de Freud, dans les *Écrits*, p. 853). Voir aussi le séminaire XXIII, *Le Sinthome*, leçon III, édition ALI 2012, p. 65.

13 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, Erès, 2005, p. 100.

14 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 146 et 147.

15 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 143.

16 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 147.

17 « La Troisième ».

18 « La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance », or « d'appareil il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que chez l'être parlant la jouissance est appareillée » (séminaire XX, *Encore*, leçon VI, 13 février 1973, édition ALI 2009, p. 103).

19 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 99 et p. 100.

20 « La fonction phallique, c'est la fonction de la castration, c'est-à-dire la fonction même de la limite. La jouissance phallique, c'est la forme que peut prendre la jouissance dès lors qu'elle prend en compte cette limitation » (Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, p. 76).

21 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 147.

22 Henri Frignet, article « Nœud ».

23 V Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 101.

24 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 101.



et pas seulement au langage en tant que système de signifiants ?

Nous percevons que les trois « jouissances » s'articulent l'une à l'autre, s'adosent l'une à l'autre. Chacune pointe vers la consistance qui lui est opposée (Imaginaire pour la jouissance phallique ; Réel pour le sens ; Symbolique pour la jouissance Autre) ; le croquis du nœud borroméen à trois permet également de visualiser les relations de voisinage entre les jouissances.

Mais elles sont aussi toutes les trois « appendues » (le terme est de Patrick Valas<sup>25</sup>) à l'objet *a*, qui fonctionne en quelque sorte comme intermédiaire (peut-être comme médiateur) entre les trois jouissances, et qui constitue pour ainsi dire le centre de la « toile » formée par le nœud borroméen : là se trouve peut-être le « noyau » de la jouissance, son « noyau élaborable » dit Lacan dans « la Troisième » : noyau à la fois originaire et « élaborable » aussi bien qu'élaborant pour la jouissance.

- en effet, au centre du nœud à trois, se découvre une « zone de triple superposition du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire »<sup>26</sup> : la zone de l'**objet a**, dit aussi **plus-de-jouir** (« plus » signifiant peut-être « surplus », mais pouvant également marquer la cessation, la fin de la jouissance, la renonciation à la jouissance<sup>27</sup>) ou *Mehrlust*. Toute jouissance « suppose » cet objet et vient buter sur ce dernier, qui lui assigne une limite ; l'objet *a* (cause du désir et cause de la répétition) est la condition de toute jouissance<sup>28</sup> (le signifiant, lui, étant à la fois « la cause de la jouissance » et « ce qui fait halte à la jouissance »<sup>29</sup>).

La jouissance perdue est cause de la répétition. Ce qui se répète est quelque chose qui aboutit toujours à un ratage (et il en va de même pour la jouissance du symptôme, à ceci près que le symptôme est « un nœud de signifiants »<sup>30</sup>). Cette jouissance perdue est la jouissance interdite au parlêtre (celui qui parle) précisément par la prise opérée par l'entrée dans le langage : « la jouissance, d'être prise, barrée, négativée par le signifiant, devient la *jouissance phallique*, liée à la fonction qui détermine la signification [...] La jouissance de l'Autre est interdite », explique Patrick Valas<sup>31</sup>.

Il y aurait donc un jeu de substitution possible d'une jouissance à une autre (ce qui impliquerait par exemple l'idée de jouissance *ersatz*), ou même, une métamorphose de la jouissance. Mais on pourrait sans doute dire également qu'une jouissance ne va pas sans l'autre ; « derrière » la jouissance phallique, n'y aurait-il pas une trace ou un « reste » de jouissance de l'être ? Peut-être l'objet *a* est-il cette trace ? Nous savons qu'à un moment donné, Lacan a vu en l'objet *a* un « équivalent »<sup>32</sup> de la jouissance.

Des places sont délimitées par le nœud borroméen. L'objet *a* est central : il sépare les trois jouissances, ou fait pont entre elles (mais un pont qui serait un trou : lui aussi est vide, ou est un vide). Selon Patrick Valas, il définit « l'être de jouissance du sujet »<sup>33</sup>. Lacan déclare : « c'est sur cette place du plus-de-jouir que se branche toute jouissance »<sup>34</sup>.

Ainsi peut-on considérer que l'interdit qui fonde la castration (opération que nous lions au Nom-du-Père), cet interdit porte sur une part de jouissance, qui serait non seulement celle de la Chose, mais encore celle de l'organisme (jouissance du corps propre en quelque sorte, dans sa présence animale, distincte de celle du corps « humanisé » : en effet, le corps humanisé se

25 Patrick Valas, « De la jouissance et des discours (B) ».

26 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 100.

27 Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, leçon, I, 13 novembre 1968, édition ALI 2002, p. 15 : la fonction du *plus de jouir* « apparaît par le fait du discours parce que ce qu'elle démontre, c'est, dans la renonciation à la jouissance, un effet du discours lui-même (...) Le discours détient les moyens de jouir en tant qu'il implique le sujet. (...) Le *plus de jouir* tient à l'énonciation, donc est produit par le discours ».

28 « L'étrange est ce lien qui fait qu'une jouissance, quelle qu'elle soit, le suppose, cet objet, et qu'ainsi le plus-de-jouir, puisque c'est ainsi que j'ai cru pouvoir désigner sa place, soit au regard d'aucune jouissance, sa condition » (« La Troisième »).

29 Séminaire XX, *Encore*, leçon III, 19 décembre 1972, édition ALI 2009, p. 64 et p. 65.

30 « Télévision », *Autres écrits*, Seuil, p. 516.

31 Patrick Valas, « Du mythe de la pulsion au réel de la jouissance ».

32 Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, leçon IX, 29 janvier 1969, édition ALI 2002, p. 135 : « ce *a* dans lequel seul peut être saisi ce qu'il en est de la jouissance par rapport à ce qui se crée de l'apparition d'une perte ». Leçon XVI, 26 mars 1969, édition ALI 2002, p. 244 : « ce qui fait de l'objet *a* ce quelque chose qui peut fonctionner comme équivalent de la jouissance, c'est une structure topologique », puis, page suivante, l'objet *a*, en clinique, est dit par Lacan « en posture de fonctionner comme lieu de capture de la jouissance ». Voir aussi Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, p. 127.

33 Patrick Valas, « De la jouissance et des discours (B) ».

34 « La Troisième ».

présente comme une surface d'inscription du signifiant – c'est même par là qu'il est humanisé ; voir la paralysie hystérique par exemple). Cependant, toujours selon Patrick Valas, l'objet *a* aurait fonction de « récupérateur de jouissance » : « la jouissance fait aussi retour sous la forme de ce qu'il en reste sous la forme de *l'objet petit a* qui témoigne de cette perte, mais où un *plus-de-jouir* est à saisir non pas dans le dire mais dans les *inter-dits*, les intervalles du dit. Soit une jouissance qui n'est pas réductible à la fonction phallique [...] La jouissance de l'Autre est interdite, mais la jouissance phallique, soit la jouissance liée au signifiant, est accessible au sujet, avec un *plus-de-jouir* dans l'objet *a* »<sup>35</sup>.

35 Patrick Valas, « Du mythe de la pulsion au réel de la jouissance ».

Question : l'interprétation analytique a-t-elle effet de jouissance, ou effet sur la jouissance ? Patrick Valas, parlant des interprétations, écrit : « ce qui est incalculable de leurs effets est ce qui pour le sujet fera j'oui-sens de la jouissance. À cet égard l'interprétation pose plus une question qu'elle n'apporte une réponse en coordonnant un déchiffrement de sens au chiffrement nouveau de la jouissance ». Mais Lacan nous dit pour sa part : « l'interprétation n'est pas faite pour être comprise, elle est faite pour faire des vagues »<sup>36</sup>.

36 Entretien avec des étudiants de la Yale University, 24 novembre 1975 (*Scilicet* 6/7, le Champ freudien, 1976, p. 35).

Ce qui permet de faire lien entre le jouir, le corps, le langage et le sens, c'est l'inconscient, par l'intermédiaire de lalangue (en un mot) ; dans « la Troisième », le terme « Réel » désigne parfois l'inconscient ; et « lalangue » dénomme cette langue privée entre le nourrisson et sa mère, langue dont chaque élément est jouissance, langue qui constitue un véritable « bain de jouissance », puisqu'elle est faite de la jouissance corporelle première, à laquelle elle se surajoute – ne pourrait-on dire qu'elle vient la « compléter », ou la « compléter » ? Ce serait peut-être paradoxal.

« Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est faite de ce jouir même. Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque. Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du «*a*», est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent »<sup>37</sup>.

37 « La Troisième ».

Lalangue « civilise » la jouissance première, c'est-à-dire qu'elle la transforme en satisfaction : une autre façon d'exprimer cela, serait de dire que « lalangue » tempère la jouissance première, qu'elle l'humanise. Ce passage en annonce un autre : le passage à la jouissance phallique et au sens. Il y aurait donc un jeu de mutations et de déplacements. Cependant nous ne parlerons pas de stades à ce propos.

38, *Iliade*, I, 599, II, 270, et *Odyssée*, VIII, 326 ; dans ces deux cas, le rire ὄσβετος, « retour à la raison, dans le plaisir et la joie : rire d'allégresse, de félicité, peut-être de soulagement. *Iliade*, chant I : Zeus et Héra se querellent parce que le roi des dieux a promis à Thétis d'avantager les Troyens. Héphaïstos détend l'atmosphère en remplaçant Ganymède dans son office d'échanson : voyant le dieu boiteux prendre la place du bel adolescent, les dieux éclatent d'un rire inextinguible tandis qu'Héphaïstos leur sert leur nectar : « Alors un rire inextinguible s'élève parmi les dieux fortunés quand ils voient Héphaïstos s'agiter avec effort pour les servir dans les palais célestes » – le dieu fait rire à cause de sa démarche de boiteux. *Odyssée*, chant VIII, 326 : Arès et Aphrodite sont surpris dans leur amour adultère, ce qui provoque la risée des dieux.

Voir inversement *Odyssée*, chant XX, 345-349, où le rire inextinguible des prétendants, qui viennent d'insister auprès de Télémaque, en présence d'Ulysse, afin qu'il conseille à sa mère de choisir le plus noble et le plus généreux d'entre eux, est dû à l'égarement de leur esprit – ils rient avec des mâchoires « étrangères » : « Télémaque parlait. Mais Pallas Athéna, égarant leur raison, les fit tous éclater d'un rire inextinguible. Leurs mâchoires riaient sans qu'ils sussent pourquoi ; les viandes qu'ils mangeaient se mettaient à saigner ; ils voulaient sangloter, les yeux emplis de larmes » (traduction de Victor Bérard, *Les Belles Lettres*, collection des Universités de France).

Platon (*République*, Livre III, 389 a) blâmait Homère pour avoir osé parler du « rire inextinguible des dieux », et il n'admettait pas non plus que des magistrats ou des hommes responsables cèdent au rire (le rire étant selon lui le signe d'une perte de maîtrise de soi).

Le rire scandaleux en appelle à celui d'une femme : Baubô, liée dans la tradition grecque aux mystères d'Eleusis, arrache à ses pleurs Déméter, désespérée par la perte de sa fille Perséphone, qui a été ravie par le roi des Enfers : se troussant jusqu'au nombril, Baubô montre une « origine du monde » qui fait rire Déméter. Baubô est cette « femme mythique dont le sexe béant rit – et fait rire ou effraie ». Ici, rire et obscénité ont partie liée ; cependant, ce que Baubô découvre en relevant sa robe devant Déméter déprimée, « ce n'est pas seulement son sexe, c'est son ventre en forme de visage rieur, celui de la Femme archaïque peut-être, mais superposé à l'image d'un enfant lui-même hilare qui se montre à l'entrée du vagin » (Daniel Sibony, *Le sens du rire et de l'humour*, Odile Jacob, 2010, p. 67). En Grèce ancienne, cette scène est rejouée rituellement au cours des cérémonies de mystères féminins concernant la mort et la renaissance.

39 Daniel Sibony, *Le sens du rire et de l'humour*, Odile Jacob, 2010, p. 192.

40 « Télévision », dans *Autres écrits*, Seuil, p. 526.

41 « La Troisième ».

42 *Le Sinthome*, leçon I, 18

J'ouis-sens : jouissance des mots proférés et des mots écrits.

La voix du rire signifie aussi qu'une jouissance (que la jouissance) est là, y compris dans son excès, que marque chez Homère le rire « inextinguible » des dieux : ce que nous appelons proprement le « rire homérique »<sup>38</sup> (ou le « fou rire »). Dans le rire, Nietzsche, Baudelaire, Bataille reconnaissent la voix inarticulée où l'homme joue de son être même, de la vie, du destin. Daniel Sibony évoque le rire de joie de l'enfant, « cette jubilation d'exister. Sans cause ni « justification » », ce qu'on peut rapprocher de la joie par laquelle « pour un instant, votre manque à être s'éclipse, et cette joie vous donne de quoi l'affronter s'il revient »<sup>39</sup>.

Cette jouissance-là est au plus près de la ré-jouissance. Elle rejette dans les limbes la tristesse, que Lacan considère comme une « faute morale » : « à l'opposé de la tristesse », de l'ennui, de la morosité, de la « mauvaise humeur » – de la dépression et de l'angoisse –, « il y a le gay savoir, lequel est, lui, une vertu ». Cette vertu consiste à non pas à « comprendre » et à tenter de « piquer dans le sens », mais à « le raser d'aussi près qu'il se peut sans qu'il fasse glu pour cette vertu, pour cela jouir du déchiffrement, ce qui implique que le gay savoir n'en fasse au terme que la chute, le retour au péché ». Et cela « fait bonheur », un « bonheur » que le sujet trouve dans « sa dépendance de la structure », et où il « prend l'idée de la béatitude »<sup>40</sup>.

Jouissance et sens, jouissance dans le sens, donc, mais surtout jouissance qui prend une distance par rapport au sens. Ivresse des mots, chez les orateurs, ou aussi dans la colère. Jouissance de l'analysant : « pourquoi est-ce qu'il reviendrait, vu la tâche où vous le mettez, si ça ne lui faisait pas un plaisir fou ? Outre qu'en plus, souvent, il en remet, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse. Il se jouit de quelque chose, et non pas du tout se « jésuite », alors qu'au même moment il se plaint « de ne pas être conforme à l'être social, à savoir qu'il y ait quelque chose qui se mette en travers. Et justement, de ce que quelque chose se mette en travers, c'est ça qu'il aperçoit comme symptôme, comme tel symptôme du réel. [...] Alors où se loge ce « ça se jouit » dans mes registres catégoriques de l'imaginaire, du symbolique et du réel ? »<sup>41</sup>, s'interroge Lacan.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, le nœud borroméen à quatre est mis en rapport avec la jouissance de l'écriture, en particulier dans un passage de la première leçon : Joyce « a écrit en anglais d'une façon telle que [...] la langue anglaise n'existe plus. Elle avait déjà [...] peu de consistance », mais Joyce y a « ajouté » quelque chose qu'il faudrait, comme le fait Philippe Sollers, écrire « l'élangues », à référer à « l'élation », qui est elle-même au principe de la manie<sup>42</sup>. L'élation (latin *elatio*, « action d'élever ») renvoie à l'exaltation et à l'exultation. On pense à *Finnegans Wake*, ultime ouvrage de Joyce, et à la façon si particulière, ponctuée de rires de plaisir, qu'avait Joyce de lire son texte à haute voix.

Est-ce à dire que la jouissance peut se lire, se déchiffrer ? Oui, elle « se déchiffre », écrit Lacan dans « Télévision »<sup>43</sup>. La déchiffre, c'est réaliser le passage du corps à l'articulation signifiante, de la jouissance (jusqu'alors « chiffrée, ignorée, ensevelie dans un corps extérieur à la parole »<sup>44</sup>) au discours. C'est ce travail qu'effectue l'inconscient : « l'inconscient freudien, qui opère par condensation et déplacement, c'est ce processus par lequel la jouissance, chiffrée, est déchiffrée et transportée au lien social, à la parole articu-

lée et dirigée, prête à se charger de sens pour celui qui écoute. Prête au mal-entendu [...] La jouissance se glisse dans ce dire qui la déchiffre »<sup>45</sup>. De sorte que Lacan peut dire que « l'inconscient, c'est [...] que l'être, en parlant, jouisse. Et [...] ne veuille rien en savoir de plus », qu'il veuille « ne rien savoir du tout »<sup>46</sup>, bien que cette jouissance du parler soit « insuffisante ». L'important, c'est que « là où ça parle, ça jouit »<sup>47</sup>.

Dans le cas de Joyce, le sinthome vient redoubler le rond du symbolique ; il pourrait présenter une similarité avec le symptôme, mais il se distingue de ce dernier par son statut et sa fonction : il est ce qui fait tenir le nœud à quatre, ce qui « fait » le nœud ou ce qui « fait nœud ». Cependant je note que les jouissances n'apparaissent pas aisément dans le croquis du nœud à quatre. Pourtant, au vu d'un des nœuds décrits par Lacan à propos de Joyce (Imaginaire, « livre », Réel et Symbolique enlacés), on pourrait presque identifier le sinthome (comme rond quatrième) à la jouissance : la jouissance comme facteur d'unification (ou de réunification) et de structuration.

novembre 1975, édition ALI 2012, p. 16.

43 Ce que Freud articule comme processus primaire dans l'inconscient, « ce n'est pas quelque chose qui se chiffre, mais qui se déchiffre. Je dis : la jouissance elle-même. Auquel cas elle ne fait pas énergie, et ne saurait s'inscrire comme telle » (« Télévision », dans *Autres écrits*, Seuil, p. 522).

44 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 151.

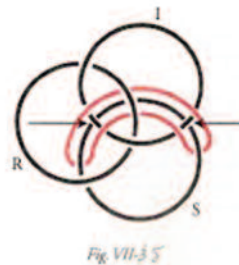
45 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 150 et p. 151.

46 Séminaire XX, *Encore*, leçon XI, 8 mai 1973, édition ALI 2009, p. 186.

47 Séminaire XX, *Encore*, leçon XI, 8 mai 1973, édition ALI 2009, p. 196.



Leçon VI, 10 février 1976, figure VI-9, édition ALI 2012, p. 127 ; grâce à la boucle, qui supplée au « dénouement », « le nœud de trèfle, le *cloverleaf* [...] ne s'en ira pas en floche ».



Leçon VII, 17 février 1976, figure VII-5, édition ALI 2012, p. 132 ; le sinthome est ici ce qui « conserve » le nœud à trois « dans une position telle qu'il ait l'air de faire nœud à trois ».



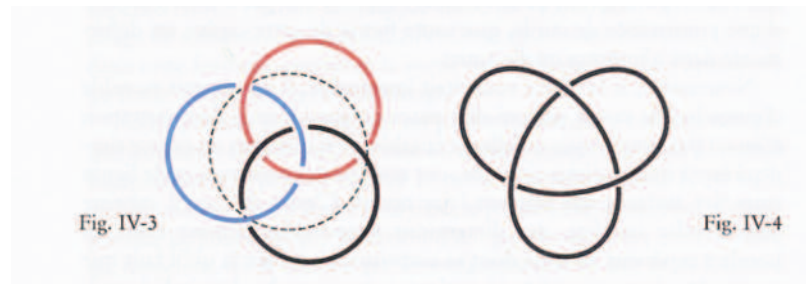
Leçon XI, fig. XI-4, édition ALI 2012 p. 196 ; « j'incarne l'*ego*, ici, l'*ego* comme correcteur » du « rapport manquant, de ce qui ne noue pas borroméennement à ce qui fait nœud de Réel et d'Inconscient, dans le cas de Joyce » ]



## L'INTERCHANGEABILITÉ DES JOUISSANCES

Une hypothèse concerne donc le passage possible d'une jouissance à une autre, certaines jouissances pouvant être considérées comme *ersatz* d'une autre.

Autre hypothèse : dans chacune des différentes modalités de jouissance, se retrouveraient à des degrés divers les trois registres ou modalités de la jouissance : jouissance Autre, jouissance phallique et sens. En effet, de même que les trois consistances du nœud borroméen ne sont pas séparables, on doit pouvoir concevoir une « solidarité » ou un nouage (borroméen) des trois « jouissances » entre elles.



« si on part d'un nœud [figure IV-3] fait avec trois figures triviales (à savoir trois ronds), c'est quelque chose qui se désigne ou plutôt se dessine de ceci : c'est qu'à couper de cette façon quelque chose qui est, si on peut dire, le nœud borroméen lui-même, vous obtiendrez en conjoignant ce que vous avez coupé à chaque fois [...] la figure propre d'un nœud au sens propre du mot » [figure IV-4 ]]

<sup>48</sup> « Le Monde », 4 octobre 2013.

Y a-t-il une interchangeabilité des jouissances, ou des addictions ? En octobre dernier, un article du « Monde » intitulé « Toxicomanie et marché contemporain »<sup>48</sup> présentait trois ouvrages récemment parus : *Stéréoscopie*, de Marina de Van (Allia, septembre 2013), *Le Produit*, de Kevin Orr (Seuil, « Fiction et Cie », août 2013), *Le Roman de Boddah*, d'Héloïse Guay de Bellissen (Fayard, août 2013).

Dans ces ouvrages, la drogue, l'alcool, la cure, l'écriture apparaissent comme autant de possibilités d'addictions, de dépendances. Je suis donc allée y voir d'un peu plus près.

– *Stéréoscopie*, de Marina de Van, se présente comme un témoignage, écrit à la première personne, sur la lutte de la rédactrice contre sa dépendance à l'alcool et à la cocaïne. Mais le choix des moyens de cette lutte engendre une nouvelle addiction : « mon addiction à la vie médicale, à un dialogue serré grâce auquel ma santé croît en proportion de ma dévotion à des figures tutélaires » – jusqu'à trois figures (médecins et psychologue) se relaient auprès d'elle semble-t-il ; à ce « dialogue » (parfois faussé) s'ajoute la dépendance médicamenteuse. Marina de Van considère donc que dans son propre cas, à une addiction se substitue une autre addiction, certes moins nocive ; mais cela n'empêche pas les rechutes : « je continue de prendre mon neuroleptique, et de voir régulièrement Michaël, à qui je confie ma consommation de cocaïne, en la minimisant. Sous l'effet de cette discrétion dans mes aveux, ou d'une inclination fataliste générée par le contact aux dépendants, Michaël ne bronche pas. Il semble s'en remettre à mon contrôle. Je lui cache que je l'ai perdu. Mon avidité à consommer la poudre s'est réveillée intacte, violen-

te, harcelante, obsessionnelle. Elle me possède avec une puissance que je ne le lui laisse pas entrevoir, de crainte d'une nouvelle hospitalisation. [...] Je veux jouir encore. Je crois avoir trouvé cette fontaine de jouissance dans la cocaïne »<sup>49</sup>.

<sup>49</sup> Maria de Van, *Stéréoscopie*, Allia, page 44.

S'il y a interchangeabilité des jouissances, ou des addictions, avec des revirements possibles, ce qu'on pourrait appeler la « pente addictive » n'est donc pas modifié.

– *Le Produit*, de Kevin Orr, seul de ces trois livres qui soit un premier ouvrage, est un récit à la première personne également, sous-titré « roman », mais rédigé comme un journal de bord, avec des dates (du 11 au 22 juin 2012) et même des indications d'heures. Ce texte relate le combat de son rédacteur contre sa toxicomanie : c'est le journal d'un sevrage, qui décrit en particulier les sensations si pénibles du manque. En lutte contre des « pulsions » incoercibles, le narrateur s'efforce de les dire pour trouver « des moyens de leur échapper... et si ce n'est d'arriver à les éradiquer (ça je n'y arriverai pas) au moins de les réduire et de les calmer ». « Leur intensité m'oblige », constate-t-il, « elles me font sentir mauvais. Parce que je voudrais leur être supérieur et les dominer et que je n'y parviens pas »<sup>50</sup>. Revenant sur son passé, il prend conscience que sa dépendance au produit a succédé à une période d'anorexie qu'il a traversée à l'adolescence, et se souvient aussi du sevrage de la tétine imposé jadis par sa mère. En ce cas aussi, une addiction a pris la place de la précédente, sans bénéfice évident.

<sup>50</sup> Kevin Orr, *Le Produit*, Seuil, p. 24.

Reste donc à trouver ce qui pourrait procurer du plaisir au narrateur et atténuer sa souffrance sans le détruire. « Ne pas consommer !!! Ne pas consommer !!! Écrire », décide-t-il. « Se servir de l'écriture pour ne pas consommer ». De simple échappatoire au début du livre, l'écriture va peu à peu se muer en une nouvelle addiction et constituer une « solution » certes compulsive, mais vraisemblablement moins nocive que toutes les autres, dans la mesure où elle substitue, à l'aliénation de l'addiction toxicologique, le sentiment d'exister et d'être l'auteur de sa vie. « J'écrirai », décide le narrateur. « J'essaierai d'accomplir ce monologue interne où s'invente ma vie, MA vie, mon passé, mes pouvoirs, mes aspérités, mes souffrances, mes inexistants »<sup>51</sup>. Le récit chronologique, minuté, du combat contre le besoin tyrannique du produit, devient ainsi le « roman » de la naissance d'un écrivain. Cependant ce texte me paraît raté d'un point de vue littéraire : je le considère davantage comme un texte-béquille que comme ce qu'on pourrait appeler une œuvre. En outre l'écriture y est utilisée, instrumentalisée. Elle a fonction d'adjuvant me semble-t-il. Dès lors, l'écriture est-elle réduite à une fonction cathartique ? Peut-on dire qu'elle opère le sauvetage du rédacteur ? La fin du texte célèbre une victoire peut-être précaire : « LA VIE CONTINUE [...] Dix jours sans produit, c'est l'éternité. C'est héroïque dans l'état où tu étais. Évidemment que ça l'est »<sup>52</sup> – à noter que le « produit » n'est jamais identifié.

<sup>51</sup> Kevin Orr, *Le Produit*, Seuil, p. 199.

<sup>52</sup> Kevin Orr, *Le Produit*, Seuil, p. 201.

Assistons-nous vraiment à la naissance d'un écrivain ? La « réponse » du rédacteur à cette question est ambiguë : « aujourd'hui j'ai eu cette idée que d'une façon indéniable, mon écriture se modifie avec cette expérience [...] Mon expérience change, mon écriture change, mon intuition s'est modifiée aujourd'hui »<sup>53</sup>.

<sup>53</sup> Kevin Orr, *Le Produit*, Seuil, p. 30.

– *Le Roman de Boddah*, écrit par Héloïse Guay de Bellissen, est un récit romancé des derniers mois de la vie du chanteur et guitariste Kurt Cobain ; ce livre met en scène Kurt Cobain, son « double » (ami imaginaire datant de son enfance) nommé Boddah, et Courtney Love, compagne de Kurt Cobain, mère de leur enfant – elle aussi toxicomane, mais qui cherche à se sortir et à sortir Cobain de la dépendance, peut-être parce qu'elle est devenue mère. Se shooter, déclare le Cobain du *Roman de Boddah*, « c'est à la fois être amoureux, dans l'attente d'une seule chose, et se sentir enfin exister quand la dope entre dans vos veines et, ensuite, avoir envie de crever quand elle n'y est plus ». Ici, nous assistons à l'échec de l'élaboration ou de la sublimation de la souffrance par l'art : Kurt Cobain se suicide à l'âge de vingt-sept ans.

Voici donc trois textes centrés sur des thématiques similaires : la consommation d'un « produit » (qui conduit à l'addiction, à l'asservissement et à l'autodestruction), et la concurrence entre la littérature ou l'art et d'autres « plaisirs » plus immédiats et exclusifs – entre art, amour et drogues.

Dans le roman de Kevin Orr et dans le récit autobiographique de Marina de Van, l'élaboration, voire la sublimation, de la souffrance par l'art, constitue une étape décisive et (peut-être) salvatrice. Cependant la fin du roman de Kevin Orr me paraît illusoirement optimiste, tandis que la fin de l'ouvrage de Maria de Van suggère que rien n'a fondamentalement changé : le vœu de jouissance ne demande qu'à se réveiller, même si, comme l'écrit la narratrice, « le corps gauche et opaque de mes pulsions est devenu laiteux, lumineux, comme un fruit pâle et juteux », tandis que « mon esprit, affaibli dans ses défenses, est lui aussi devenu une masse d'eau vive, transparente, dont je n'arrive plus à cerner le contenu, à comprendre la cohérence, parce que ce contenu a disparu ou n'a jamais été ». De fait la narratrice, attablée à la terrasse d'un café de Tel-Aviv, se surprend à s'attacher au « point aveugle du soleil » que ses yeux « cherchent et fixent, avides d'un éblouissement où la rue se dissout, où je me dissous moi-même, où mes impressions psychiques cèdent, où ma parole s'éteint ». Cependant « cette résurgence redoutée » de sa « part malade » prend pour elle un sens nouveau : « celui d'une mise à nu, de la lumière, d'une forme de paix, d'une dépossession ivre [...] Dans l'éblouissement du soleil, l'engourdissement d'une parole qui a épuisé le passé, j'éprouve une sensation d'éternité. L'avenir m'appartient<sup>54</sup>. D'autre part on ne peut que constater l'échec de la sublimation dans le parcours de Kurt Cobain, qui se suicide alors qu'il est parvenu au sommet de la gloire : *Le Roman de Boddah* assume la forme d'un récit fictionnel assuré par « l'ami imaginaire » d'une star de vingt-sept ans qui n'a pu mettre en mots sa dépendance et sa souffrance.

<sup>54</sup> Maria de Van, *Stéréoscopie*, Allia, p. 142 et 143.

Qu'en est-il pour nous, lecteurs ? « Entre confession au lecteur et mise à distance d'une expérience, *Stéréoscopie* et *Le Produit* témoignent avant tout d'une confiance trouvée ou renouvelée dans les vertus libératoires du langage et de la littérature », note le journaliste du « Monde », observant aussi qu'ils pourraient contribuer à faire perdurer l'addiction du lecteur à « cette drogue douce mais puissante qu'est la littérature ».

Le virage d'une dépendance à une autre dépendance nous interroge sur

le « choix » de la jouissance, et sur notre responsabilité relativement à notre propre jouissance.

Avec les jeunes patients d'aujourd'hui, quel « levier » utiliser pour la cure ? Selon Melman, il est possible de trouver « une dialectisation de l'affaire qui viendrait pour eux, non pas réintroduire subrepticement, réinjecter un nom du père, mais [...] qui leur permettrait de prendre la mesure de la façon dont, quoi qu'ils en pensent, leur jouissance reste marquée d'une dépendance à l'endroit du signifiant, du langage. Ne serait-ce qu'à vérifier, à cette occasion, que c'est par ce biais, avec ce qui va se passer avec le « psy », que quelque chose va opérer et qui [...] ne va pas être du même type que ce qu'il en était dans les névroses dites classiques »<sup>55</sup>.

<sup>55</sup> Charles Melman, « Psychanalyse et psychiatrie », conférence octobre 2012 à Sainte Anne, transcription par Pierre Marchal (un texte paru sur le site de l'AFB).